



Alain GUILLOT

Le livre de ma première vie

“Nox Nox”



Cartes postales anciennes de Romilly-sur-Seine. Ma ville natale.



Ma classe, en 1966.

Avant-propos

Vous est-il déjà arrivé de vous interroger sur le bilan de votre vie et sur le souvenir que vous pourriez en laisser au travers d'un récit ?

C'est une expérience que je recommande chaudement à toutes les personnes, qui liront ces quelques lignes. Il est bon de se pencher sur son passé. Le regard que l'on y pose permet de s'engager vers l'avenir avec plus de sérénité et de sagesse.

Mon ambition a été de préserver les souvenirs de notre famille, afin que les générations à venir puissent savoir qui nous étions. Elles pourront ainsi perpétuer le souvenir de ce que fut notre vie.

Je l'ai fait avec sincérité, dans un état d'esprit libre et bienveillant, en tentant d'être le plus fidèle possible à la vérité. Ma version des faits n'en demeure pas moins personnelle. Elle n'engage donc que moi. Cela dit, je suis serein, car ma plume a été soucieuse de préserver chacune et chacun.

Ce récit est composé de souvenirs, d'images restées en mémoire, d'anecdotes, de situations successives, le tout dans un ordre chronologique, qui se veut être le plus cohérent possible.

Je vous propose donc d'en commencer la lecture, non sans vous avoir précisé qu'il s'agit là d'un écrit sans doute perfectible, pour lequel je vous demande d'emblée toute votre indulgence...



Rue de la Boule d'Or à Romilly sur Seine, mais plus en centre-ville, en aval de l'endroit où notre maison se situait.

Ma prime enfance

Lorsque je me suis préparé à entamer mon voyage de « retour vers le passé » j'ai naturellement voulu me remémorer mon souvenir le plus ancien. C'est l'image de la maison familiale de Romilly sur Seine, qui m'est apparue spontanément. Elle a abrité tant de générations avant moi et Maman m'en a si souvent parlé, que je mélange avec délectation ce qui m'a été raconté et ce que j'y ai vécu moi-même.

Cette maison était, en tout cas à mes yeux d'enfant, d'une beauté incomparable. Je me sentais en harmonie avec elle.

Je possédais les lieux (*C'est l'avantage d'être un enfant : On peut tout posséder, même virtuellement... Qu'importe !*) ; mais aussi et surtout, les lieux me possédaient. Je les entends encore quelquefois m'appeler. Ils me tourmentent en me rappelant que j'avais pris

l'engagement de racheter la maison dès que je le pourrais et que rien ne m'en empêcherait. Aujourd'hui, le temps a passé et même si je n'ai pu tenir ma promesse, je reste à jamais attaché à ce lieu.

La maison était immense et comportait plusieurs étages. A l'époque de la grandeur familiale : celle où notre arrière-grand-père possédait une usine de manufacture, chaque étage était occupé par des membres de notre famille : couples et enfants étaient ainsi hébergés dans la demeure du patriarche.

Puis, après une succession difficile qui devait brouiller définitivement toute la famille, la maison a été vendue. Nous fûmes relégués au dernier étage, mais cette fois en tant que locataires. C'est là qu'habitait ma grand-mère Marcelle lorsque je naquis le 6 janvier 1958.



Réunion de famille. 1962

Je me souviens parfaitement de la constitution de ce dernier étage. Un escalier, partant du palier commun, menait à un petit appartement. C'étaient les marches qui conduisaient à mon domaine.

La pièce principale possédait un coin cuisine et constituait aussi la chambre à coucher de ma grand-mère Marcelle. A l'époque, la chose était courante et n'offusquait personne.

Une autre chambre était installée dans la pièce à côté. J'ai le souvenir d'avoir dormi dans l'une et l'autre de ces pièces. Mon souvenir n'est pas précis et je me revois tantôt dormant aux côtés de ma grand-mère Marcelle dans un lit immense, tantôt allant me coucher dans la seconde chambre, celle où j'avais peur le soir, dans l'obscurité de la nuit.

La maison donnait sur la rue de la Boule d'Or par un grand portail ouvrant sur un large espace intérieur couvrant toute la longueur de la maison. Maman m'a raconté que mon arrière-grand-mère Henriette louait cet espace pour les vélos, les soirs de cinéma et de bal. En effet, après le décès de son mari, Grand-mère Henriette n'eût

plus aucun revenu. Elle dut donc faire preuve d'ingéniosité.

La dernière image que j'ai de mes parents à cette époque de ma vie est celle d'une traction qui démarre, me laissant seul avec ma grand-mère. Avec le recul, je pense que mes parents m'avaient confié à sa garde, afin de pouvoir préparer notre futur hébergement (J'y viendrai plus tard). Pour moi, à l'époque, ce fût à mes yeux un événement tragique... Mes parents étaient partis sans moi... Ils m'avaient abandonné !

Je ne sais qui est ce bébé dans les bras de Maman...

C'est peut-être moi ?

Je ne sais pas non plus quelle voiture figure sur cette photo...

C'est peut-être celle dans laquelle mes parents sont partis, le jour où j'ai « cru être abandonné » ?

A présent, je range l'image de cette maison chérie à l'endroit de mon plus beau souvenir, non sans avoir raconté qu'elle fut aussi le point de départ et d'arrivée de l'exode familial pendant la seconde guerre mondiale.



Lorsque les Allemands arrivèrent à Romilly, ma grand-mère Marcelle et ma maman encore enfant, prirent peur et tentèrent de quitter la cave où elles s'étaient réfugiées. Avec un landau chargé de couvertures pour tout moyen de transport, elles entreprirent de sortir dans la rue. Un soldat allemand les invita immédiatement à rentrer chez elles.

Leur exode n'alla pas plus loin ... Il en est peut-être mieux ainsi, car les chemins de l'exode furent souvent mortels.

En quelques semaines, huit à dix millions de personnes se sont enfuit du Nord vers le Sud de la France, emportant avec elles de maigres bagages. Ce fait eut lieu dès l'invasion de la Belgique en mai 1940.

Cet exode a jeté sur les routes des familles belges, hollandaises et luxembourgeoises (deux millions de personnes) et françaises (deux millions de personnes également) dès mai 1940, dans un chaos hétéroclite de piétons et de véhicules de toutes sortes, gênant le déplacement des troupes alliées.

Un grand nombre de réfugiés subirent le feu des bombardiers et se heurtèrent, à partir du 20 mai à la tenaille de l'armée allemande dans sa marche à la mer, qui leur coupait l'accès au sud du pays. En juin, lorsque les troupes allemandes s'approchèrent de Paris (14 juin 1940 : début de l'occupation de Paris), les populations d'Île-de-France s'enfuirent à leur tour (2 millions de Parisiens, soit $\frac{2}{3}$ de la population parisienne intra-muros).

Des bagarres eurent lieu pour pouvoir prendre les trains (trains d'abord de voyageurs puis devant l'afflux, réquisition de trains de bestiaux). Au total, environ dix millions de personnes s'exilèrent, soit près de 1/4 de la population française de l'époque. Le gouvernement français (Gouvernement Paul Reynaud) s'était enfui de Paris dès le 11 juin 1940 pour gagner Bordeaux le 14 juin 1940.

Un peu plus tard, sous l'occupation, Maman encore très jeune, vécut son heure de gloire en tant que « petite résistante ».

En effet, elle eut l'occasion de rendre visite à ma tante Suzanne, installée avec son époux Maurice, en zone libre.

Avant le départ, la robe de Maman avait été truffée de lettres destinées aux familles installées là-bas. On avait recommandé à Maman de ne parler à personne... De ne rien dire.

C'est ce qu'elle fit lorsqu'elle se perdit et fut séparée de Grand-mère Marcelle.

Elle ne parla pas et ne répondit à personne... Elle resta muette, même devant les soldats allemands qui l'interrogèrent sur son identité.

Elle finit quand même par retrouver Grand-mère et reçut en même temps les félicitations pour avoir sauvé les lettres (qui n'avaient pas été découvertes par les Allemands...) et une fessée magistrale pour compenser la peur qu'elle avait causée malgré elle, en se perdant.

Maman me parlait souvent de cette période de l'occupation. Elle l'a plutôt bien vécue, à part la privation de nourriture. Elle se relevait la nuit à l'insu de tous pour se faire chauffer quelques restes glanés pendant la journée. C'était parfois une pauvre poignée de riz...

Exode. 1940.





Papa et ses collègues de travail

Une longue période de voyages

Dans sa jeunesse, Papa avait été forain. C'est d'ailleurs lors d'une fête foraine que Maman l'avait « repéré » et qu'elle s'était dit : « Celui-là, je le veux ».

C'est sur les autos tamponneuses que Papa travaillait. Il était employé par une vieille famille de forains, qui le considérait comme l'un des siens.

Lorsqu'ils se sont mariés, Papa a quitté cette activité pour un métier plus stable.

Il aimait raconter cette rupture et comment il l'avait annoncé à son « patron ».

Cela fut un moment de tension intense, que Papa sut gérer sans violence... On ne quitte pas facilement le monde forain.

Il est devenu monteur soudeur dans une entreprise d'installation de lignes téléphoniques. Il était en permanence en déplacement sur les chantiers. L'idée lui est alors venue d'aménager un car pour abriter notre petite famille. A l'époque, nous étions quatre : Maman, Papa, Patrick né en avril 1955 et moi.

Ce fut sans doute aussi pour Papa, une façon de prolonger sa vie de forain. D'ailleurs, au fil de nos déplacements, il nous est parfois arrivé de côtoyer des gens du voyage.

Je revois parfaitement l'intérieur de notre car. Une pièce principale nous servait de séjour et de cuisine, avec au centre, un gros poêle.



Maman et papa





*Maman en pantalon, vers 1950 (page gauche)
Maman et papa avec Patrick (page droite)*



Ma classe, en 1966.

Mon visage l'a d'ailleurs rencontré d'un peu trop près lors d'une chute, alors que je voulais échapper à une fessée maternelle bien méritée. Puis venait un espace où se situaient deux lits superposés pour moi et pour mon frère Patrick (sans oublier les deux trous percés dans la cloison pour nous permettre de regarder la télévision en cachette, les soirs où nous étions punis...). Et enfin, tout au fond, le lit de mes parents.

Ces voyages successifs ne m'ont pas permis de me constituer des racines ; mais je n'en éprouve pas de regrets. J'ai pu néanmoins découvrir de nombreux lieux, qui aujourd'hui, je l'avoue, se mélangent un peu dans mon esprit.

Ce fut une vie de bohème ; mais dans un confort et une sécurité absolus.

Cela a duré plusieurs années et je conserve à l'esprit mon attachement à ce car, qui était pour moi comme un bateau, sur lequel nous naviguions dans la vie au gré des déplacements de Papa.

Maman en était le « capitaine ». C'est elle qui fut toujours mon point de repère. Lorsque je la voyais, j'étais rassuré. Il ne pouvait rien m'arriver.

Je repense soudain à mon premier jour d'école. Il fut pour moi très pénible, car il me sépara de Maman.

De la cour de récréation, je pouvais apercevoir notre car, garé à proximité de l'école. En l'observant, je pensais à Maman et je pleurais à chaudes larmes. Cela dura trois jours. C'est un camarade de classe qui mit un terme à mes pleurs.

Il me fit comprendre avec ses mots d'enfant, que je commençais sérieusement à embêter tout le monde et qu'après tout ce n'était pas la fin du monde. Comme il avait raison... Je me suis senti ridicule.

Si les lieux de nos séjours sont devenus confus, je me souviens en revanche assez nettement de la joie qui m'animait les matins où nous partions vers une nouvelle destination.

Il fallait arrimer tous les objets afin de ne rien casser durant le voyage.

Mon moment préféré était celui où Papa tournait la clé de contact et qu'il enclenchait la première vitesse pour démarrer. Je ressens encore ce petit pincement au cœur... C'était à chaque fois, une nouvelle aventure qui commençait !

Le car était assez ancien et au bout de quelques années, il commença à montrer des signes de fatigue...

Je me souviens que nous tombâmes en panne au milieu d'un pont.

J'entends encore les coups de klaxon des voitures bloquées derrière nous...

Cette belle période se termina à Choisy le Roi, où mes parents durent garer définitivement notre car, dans un chantier de casse automobile, où mon oncle Charlie travaillait. Nous y vécûmes quelques temps, au milieu des voitures cabossées. Ce fut pour moi un terrain de jeux merveilleux.

Puis, mon frère Denis vint au monde en Septembre 1963. Il fallut alors renoncer à vivre dans notre car, dont l'espace n'était plus suffisant pour notre famille grandissante. Nous reprîmes le chemin de Romilly sur Seine...

Patrick, Denis et moi





École communale de Romilly-sur-Seine, vers 1966

Retour à Romilly sur Seine École GAMBETTA

Ce retour dans ma ville natale fut le début d'une longue période de stabilité. C'est alors que je me suis véritablement construit grâce à des maîtres d'école exceptionnels.

« Merci à vous monsieur PARENT, monsieur DIEBOLD, monsieur GUERBET, monsieur CURTIE. Les valeurs de votre enseignement m'ont marqué à jamais. Aujourd'hui encore, je pense à vous, car vous n'êtes pas étranger à ce que je suis devenu ».

Cette période de ma vie se distingue en effet par ce qu'elle m'a apporté sur le plan scolaire. Je garde un merveilleux souvenir des leçons, des devoirs, des récitations, des tables de multiplication apprises par cœur... Bref, j'ai tout aimé en bloc.

En évoquant cette douce période, j'ai l'impression de sentir encore la bonne odeur des livres neufs et celle de l'encre que nous versions avec précaution pour ne pas salir nos tabliers.

Adieu temps béni où j'avais déjà à cœur de bien travailler pour faire honneur à mes parents.

A cette époque, j'avais une petite amie avec laquelle j'alternais disputes et retrouvailles à un rythme régulier. Nous étions complices en tout et, en secret, nous parlions déjà de mariage. J'y avais toutefois mis une condition fondamentale, en disant à Sylvie :

« Nous nous marierons lorsque nos parents seront décédés. Comme ça, ils n'auront pas de peine en nous voyant quitter la maison. »

C'était d'une logique imparable...

Je me trouvais d'ailleurs chez Sylvie, lorsque Maman donna naissance à ma sœur Brigitte. Nous étions au mois de juillet 1965. Cela se passa à la maison, car Maman l'avait souhaité ainsi. A l'époque, cela se pratiquait encore.

Et puis, il y eut la grande grève de mai 68, avec son cortège d'évènements, qui ont marqué l'enfant que j'étais. L'école était fermée et les informations donnaient des nouvelles alarmantes sur ce qui se passait à Paris. J'avais perdu mes repères. Même mon instituteur de l'époque ne pouvait me dire combien de temps cela allait durer...

Je me souviens que Maman nous fit faire de nombreux trajets pour aller chercher de la farine et des pâtes chez l'épicier. Elle se rappelait de la faim dont elle avait souffert pendant l'occupation et ne voulait pas revivre cela.

Nous l'avons souvent taquinée sur cette crainte irraisonnée... Mais était-ce si irraisonné que cela et la sagesse n'était pas finalement de son côté ?...

Qui aurait pu prédire l'issue des événements à ce moment-là ?

Les événements superposèrent essentiellement un mouvement étudiant et un mouvement ouvrier, tous deux d'exceptionnelle ampleur. Ils portèrent notamment une contestation multiforme de tous les types d'autorité.

D'importantes manifestations d'étudiants furent rejointes à partir du 13 mai 1968 par la plus importante grève générale du vingtième siècle. Elle paralysa complètement le pays pendant plusieurs semaines.

Mai 68, souvenir d'écoles fermées et d'enseignants en colère



Notre première maison

Quelques années après notre installation en Ile de France, et la naissance de Franck, mes parents ont enfin osé devenir propriétaires ... Ils ont acheté une très jolie petite maison à Tournan en Brie. Nous étions tous fous de joie. Nous en rêvions depuis si longtemps.

Papa était toujours en déplacement. Parfois même, il partait pour des chantiers à l'étranger. C'est Maman qui tenait les cordons de la bourse. Elle le fit merveilleusement bien. Grâce à elle, la famille put réaliser ce rêve de pouvoir emménager dans une vraie maison, d'autant qu'entre temps, mon frère Laurent était venu compléter la liste des enfants, en février 1970.

Cette période a sans doute été la plus heureuse de notre vie, tant notre famille était unie, sous la douce protection de nos parents.

Lorsque nous en parlons encore aujourd'hui, c'est toujours avec un tendre souvenir.

Je nous revois en enfilade derrière Maman, pour vérifier chaque soir que la porte d'entrée était bien fermée. Malheureusement, un soir, nous avons oublié d'accomplir ce rituel et Maman s'est levée en pleine nuit dans un demi-sommeil pour aller vérifier.

C'est ainsi qu'elle a fait une chute dans l'escalier. Elle s'est fracturé la jambe et ce fut pour moi un énorme choc... Je pris alors conscience de la fragilité de sa vie...



Notre maison de Tournan-en-Brie



La mairie de Tournan-en-Brie

Maman, que je croyais éternelle, pouvait, elle-aussi, être en danger. Ce traumatisme me fit faire un cauchemar la nuit suivante, dont mon frère Laurent se souvient encore... En effet, j'ai revécu la chute de Maman et j'ai sauté sur mon frère en pleine nuit. Je l'ai sans doute pris pour Maman et je tenais absolument à lui venir en aide... alors qu'il dormait paisiblement.

C'est aussi à cette époque, en classe de 4^{ème}, que j'ai rencontré un personnage inouï... Un professeur d'anglais très original nommé Monsieur DEMARIE. Nous le surnommions « Doudou ».

Il était excentrique, sévère, exubérant, totalement imprévisible... et je le vénértais !

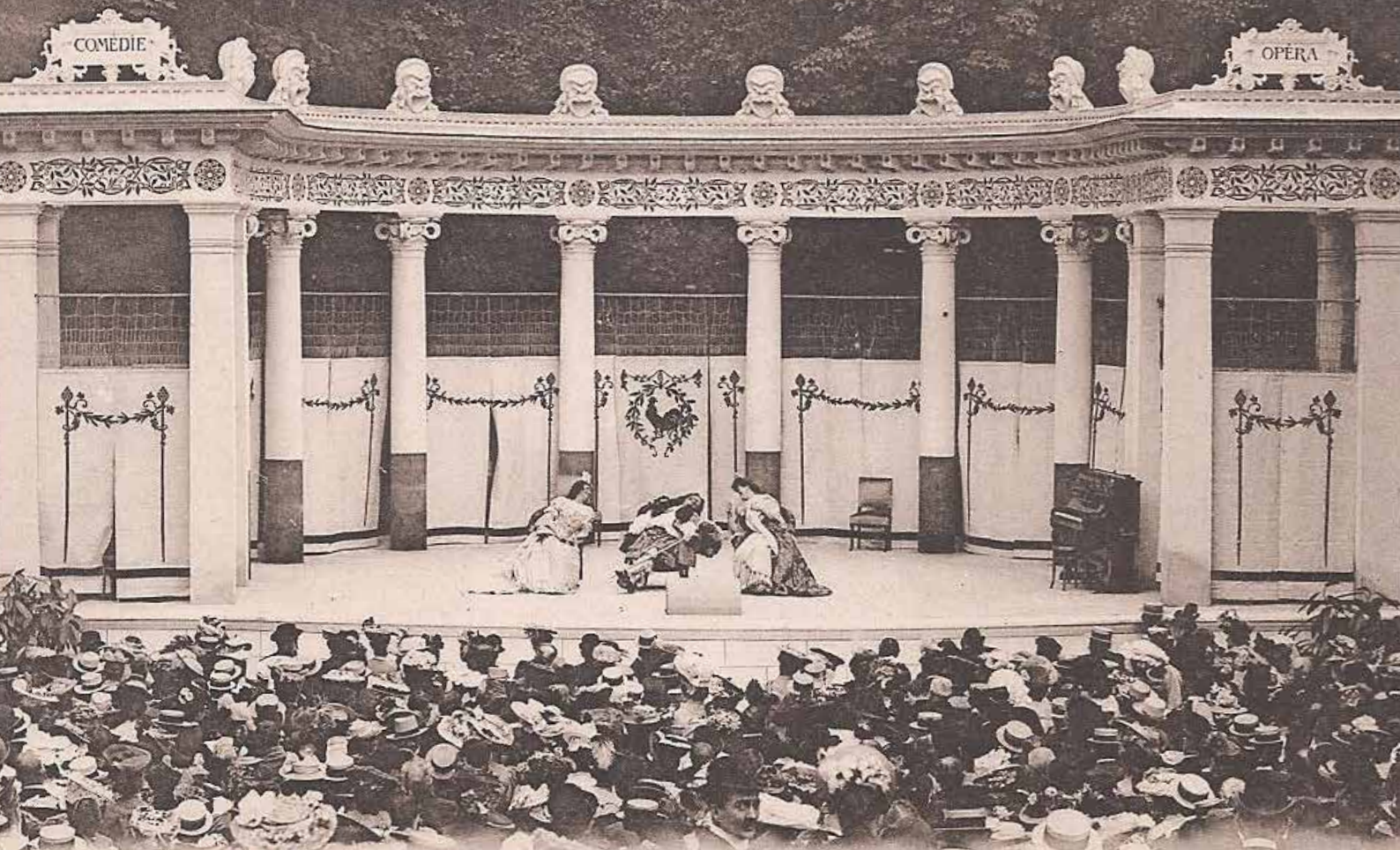
Il était de ces professeurs qui vous transportent et vous amènent à vous surpasser. C'est sans doute lui qui m'a donné le goût de la langue de Shakespeare.

A ce propos, « Doudou » débordait d'énergie et portait à lui seul l'organisation du spectacle de fin d'année du collège. Il était capable d'une démesure extrême et son talent garantissait le succès à coup sûr. Il choisit cette année-là de monter la pièce de Roméo et Juliette avec ses élèves, naturellement en anglais... Il me choisit pour tenir le rôle de Roméo et grâce à lui, j'eus mon heure de gloire... au foyer rural de Tournan en Brie. C'est sans doute peu de chose, mais je garde en mémoire la présence de Maman dans la salle, assise à la même table que les personnalités les plus importantes de la commune. Monsieur DEMARIE avait bien fait les choses !

Le foyer rural a depuis été détruit, sans qu'il y ait pour autant de corrélation avec ma prestation de l'époque ...







Le théâtre de la Maison de Retraite des Artistes Dramatiques de Couilly-Pont-aux-Dames (date ?)

Le terme du voyage pour notre famille

Le périple de notre famille s'est achevé à Couilly Pont aux Dames, un joli petit village traversé par le Morin. Nous y arrivâmes dans le courant de l'année 1981. Les trente années qui suivirent furent porteuses de joies... mais aussi de malheurs.

Je me propose de vous en faire le récit, en tentant de n'omettre aucun évènement, tant je souhaite préserver la mémoire de notre famille, tout au moins pour un temps.

Juste avant notre déménagement, nous apprîmes l'élection de François MITTERRAND à la tête de l'Etat. Papa et Maman étaient de droite et nous fîmes peu de cas de l'évènement. Ce fut toutefois avec respect que nous suivîmes la cérémonie de son investiture.





Maman et moi

Voici donc ce qu'il advint au sein de notre famille... Lorsque notre voiture s'arrêta devant notre nouvelle maison, au numéro 731 de la rue de Condé, je ressentis immédiatement une véritable sérénité.

Nous allions être heureux dans cet endroit...

Tout concourrait à ce bonheur annoncé : un environnement paisible, un vaste terrain bordé par la rivière du Morin, une grande maison dans laquelle chacun trouverait son coin personnel.

Au niveau professionnel, tout allait bien pour moi. Depuis déjà deux années, je travaillais à la Mutuelle Générale de la Police. Je n'ai d'ailleurs jamais quitté cette grande maison. J'ai pu y accomplir toute ma carrière. C'est un privilège rare, dont je mesure toute l'importance.

Il faut dire que j'ai tout fait pour réussir, pour moi-même ; mais aussi pour mes parents et plus particulièrement, il est vrai, pour Maman. Je revois sa joie et sa fierté, chaque fois que j'obtenais une promotion.

Elle fut « mon moteur » jusqu'au terme de sa vie.

Afin qu'elle soit fière de moi et surtout pour qu'elle puisse s'appuyer sur moi, j'ai multiplié mes efforts pour réussir mon ascension sociale. Je devais donner le meilleur pour gravir les échelons au sein de la mutuelle, tout en consacrant mes soirées et la totalité de mon temps de loisirs à mes études. J'avais de ce côté-là une revanche à prendre sur la vie... J'ai quitté le collège avec un BEPC, car pour aider ma famille je devais travailler. Avec les cours du soir, j'ai pu obtenir une longue liste de diplômes, dont le plus important fut de niveau BAC+5. Aujourd'hui, je me rends compte que cette démarche n'était sans doute pas indispensable...

Mais, je l'ai fait et elle a sans doute servi à me construire... Oui, sûrement... Enfin, je crois...

Mais, revenons aux autres membres de notre famille... Dès notre arrivée à Couilly, Papa a fait valoir ses droits à une retraite anticipée. Comme il a eu raison de le faire. Il a ainsi pu profiter de la vie et surtout, il a pu vivre pleinement parmi nous, lui qui avait été si souvent absent de la maison.



Ludivine, Enzo, Valentin et Franck

Franck a rencontré Aline et ensemble ils ont conçu Valentin, que nous chérissons. Il est aujourd'hui devenu une belle personne, dont la vie commence à se dessiner... Elle sera belle cette vie ! Je le souhaite ardemment !

Puis Franck et Aline ont suivi des chemins différents.

Franck est à présent marié avec Ludivine. Ces deux-là étaient faits pour se rencontrer... Ludivine est une fée discrète qui soutient Franck sans discontinuer. Ensemble, ils ont composé une jolie petite famille, avec Enzo, le fils de Ludivine.

Laurent a, quant à lui, rencontré Martine, qui je le constate, a eu la même destinée que moi : celle de servir sa famille et surtout ses parents, souvent au-delà de toutes limites. Aujourd'hui, elle peut enfin penser à son propre bonheur.

Je n'oublie pas le petit dernier, notre Roland... arrivé dans la famille en devenant le compagnon de Brigitte. Avec Roland, tout est simple et franc. Il fait partie des êtres qui me sont le plus cher. Il a un cœur énorme, qui bat pour les autres. Il faut qu'il en prenne le plus grand soin !

Martine et Laurent





Comme moi, Patrick et Denis sont restés dans la maison familiale.

Aujourd'hui, Patrick effectue des travaux au service des personnes âgées de Couilly et des villages environnants. Il s'épanouit pleinement dans cette activité ; mais surtout il apporte une aide considérable à ses « clients », en y ajoutant de surcroît une véritable relation humaine.

Quant à Denis, il travaille à la mairie de la commune voisine, où ses qualités humaines sont, elles aussi, appréciées. Je pense notamment à ce vieux monsieur que je connais. Denis l'accompagne chaque semaine à un club associatif, en prenant sur son temps personnel.



Patrick



Denis "Big Bull"

C'est en février de l'année 2005, que Papa nous a quittés. Ce fut son dernier déplacement et celui-là fut sans retour.

Papa s'est endormi sur un lit d'hôpital, sans se rendre compte que ce serait son dernier sommeil, celui dont on ne se réveille pas.

Il n'a pas souffert. Il a simplement demandé qu'on le laisse dormir, comme quelqu'un qui s'apprête à faire une sieste après un bon repas.

Puis en février de l'année 2011, le fauteuil dans lequel Maman aimait tant se reposer, devint vide à jamais.

Elle s'endormit elle-aussi, sans savoir qu'elle nous quittait pour toujours.

J'entendis sa voix pour la dernière fois, le matin de son départ. Elle m'annonça au téléphone qu'elle devait consulter un cardiologue dans l'après-midi, en ajoutant : « C'est sérieux... » sans pour autant être alarmiste. Elle ne l'était jamais lorsqu'il s'agissait de sa santé.

Elle ne se rendit jamais à ce rendez-vous médical. On l'emporta à l'hôpital, déjà inconsciente et on ne revit jamais son tendre sourire protecteur.

Ce fut un vide immense, qui ne pourra jamais être comblé.





Maman

« Maman chérie,

Je n'ai pas pu te parler au moment de ton départ et depuis je ne cesse de penser à toi, en attendant le moment où je pourrai enfin te retrouver !

Je n'ai plus la joie de parler avec toi. Tu te souviens... Nous passions chaque soir ensemble des moments merveilleux...

Comme tu me manques !

Tu sais, nous n'avons pas échappé aux brouilles familiales qui font habituellement cortège aux héritages. Pour nous, il n'y a pas

eu d'affrontement verbal ; mais la famille est à présent dispersée.

De l'endroit où tu es, je sais que tu nous protèges encore. Envoie-moi l'énergie nécessaire pour continuer à avancer.

De mon côté, je prie pour qu'un jour notre famille puisse se réconcilier... »

Oui, je prie...

Toute ma vie, j'ai été en quête de Dieu. J'ai cherché un chemin qui me mène vers Lui !

Judith Henry



Je revois l'intérieur de la sacristie avec son meuble massif, sur lequel nous préparions les oblats. Je me souviens avec émotion d'un voyage au Château de Versailles que le Père avait organisé pour ses enfants de cœur. Je le revois aussi priant sur un banc. Cet homme a vraiment marqué ma vie de chrétien et je l'en remercie infiniment.

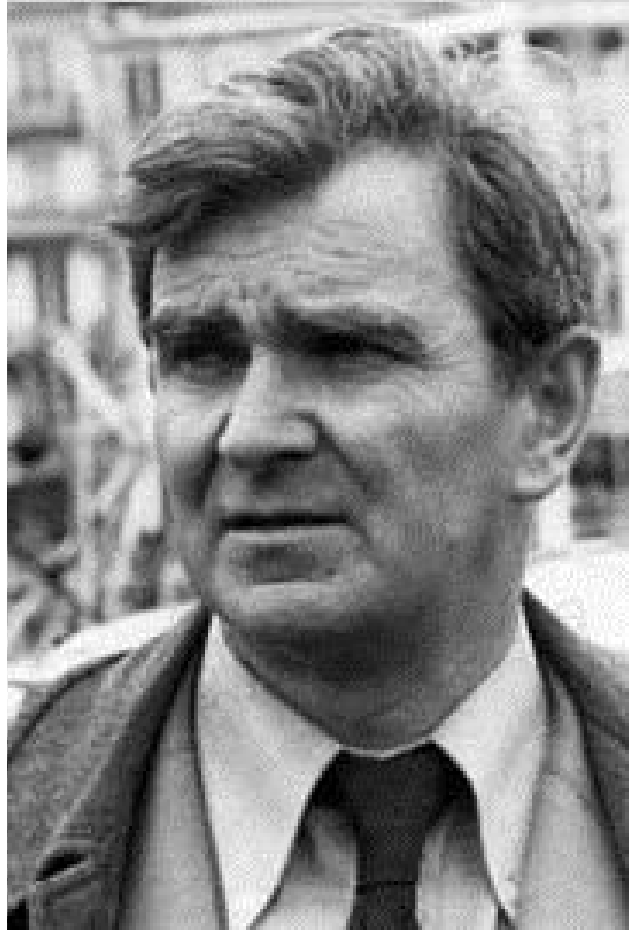
Le baptême de mes deux frères Franck et Laurent, célébré le jour de ma communion est aussi gravé à jamais dans ma mémoire.

En quittant Noisiel, j'ai mis en suspens pour un temps ma vie de chrétien.

Plusieurs années plus tard, j'ai côtoyé l'Eglise orthodoxe de France. J'y ai vécu des moments forts, tant sur le plan théologique que liturgique.

J'ai pris différentes directions. J'ai suivi plusieurs orientations et en finalité, j'ai le sentiment qu'aucun des chemins parcourus n'étaient inutiles. Chacun de mes pas m'a permis de mieux connaître mes frères chrétiens, de mieux me connaître moi-même et surtout d'affermir ma foi au travers des communautés rencontrées.

Ce parcours a commencé avec le curé de Noisiel. C'est lui qui m'a initié à la foi, par sa bonté, par sa gentillesse et par son modèle de vie. Je fus enfant de cœur à ses côtés et j'en garde un souvenir très fidèle à l'exception de son nom que j'ai oublié... Il faut dire qu'à l'époque, nous disions « Monsieur le curé... ». Ce n'est plus le cas aujourd'hui, car certains fidèles se permettent d'appeler les prêtres par leurs prénoms, voire même de les tutoyer...



Marc Eyraud

Je me suis converti à l'Église orthodoxe et j'y ai fait de belles rencontres, notamment celle de Judith HENRY (Médium et écrivaine ésotérique) ainsi que celle de son compagnon le comédien Marc EYRAUD, dont je fus le parrain lorsqu'il se convertit à son tour.

Bien que cette relation avec l'Église Orthodoxe de France s'arrêta brutalement ; elle ne fut pas un échec. Loin de là !

Elle fut suivie d'une nouvelle période de parenthèse, pendant laquelle j'ai mis ma foi en jachère...

Lors des obsèques de Papa, je fus accueilli par le Père CLINET, un personnage haut en couleurs. Il me plut tout de suite !

Les obsèques de Papa se déroulèrent dans une telle sérénité et avec un accueil si chaleureux que je décidai de me rendre à la messe le dimanche suivant. Puis progressivement, les messes se sont succédées pour aboutir à mon retour, cette fois, définitif au sein de l'Église catholique romaine. Je m'y sens bien, même si mon parcours y a été compliqué.

J'aurais bien aimé devenir diacre au sein de ma paroisse. Ce souhait a été mal perçu...

Par enthousiasme, peut-être aussi par orgueil, mais surtout par maladresse, j'ai fait savoir à qui voulait l'entendre, que je me mettais à disposition de la paroisse pour exercer cette mission.

Cela provoqua un coup d'arrêt irrémédiable. On ne demande pas à devenir diacre... On répond à une sollicitation initiée par l'évêque.





Aujourd'hui, la porte est définitivement fermée. Le verrou a été mis du côté de l'Eglise pour les raisons que j'ai dites.

De mon côté, j'ai également ajouté un tour à ce verrou en faisant savoir que j'abandonnais définitivement ce beau projet.

C'est sans amertume que j'y ai renoncé et ma seule ambition au sein de l'Eglise est désormais d'être un fidèle parmi les autres, en harmonie avec l'exemple de Jésus, dans la mesure de mes modestes possibilités.

Je n'entends plus jouer aucun rôle et du coup, j'espère ne plus jamais être l'objet de reproches ou de ressentiments.

Mon action se situera au dehors de l'Eglise. Lorsqu'on est chrétien ... On l'est partout et avec tout le monde. Il y a mille façons de servir ses frères ! Je les invente à chaque instant... sans doute inspiré par l'Esprit Saint, qui je le sais est en moi, à jamais, pour me guider.

Conclusion

En reposant ma plume, je ressens un grand soulagement ...sans doute le sentiment du devoir accompli.

J'ai pourtant conscience de la responsabilité prise à raconter ainsi ma vie et celle de ma famille.

L'achèvement de ce récit met un point de suspension à cette période écoulée. Je ne l'oublie pas pour autant...

Elle continue bien sûr de m'animer, toujours avec la même envie d'œuvrer pour le bonheur de mes proches. Mais je construis aussi mon avenir et c'est avec un plaisir infini et une joie intense, que j'en commence aujourd'hui l'écriture.

« Merci à toi Daniel d'être entré dans ma vie. »



Daniel



